

TABLE DES MATIERES

Introduction	3
En savoir un peu plus sur ...	4
Présentations	7
Ma famille et mon enfance	11
Entre ici et là-bas	16
Le travail	19
Religions, valeurs, philosophies de vie	23
Etre fille, être femme, être garçon, être homme	25
Fiertés, rêves	28
Evaluations, réflexions	30

La Fonderie
et Ages & Transmissions
vous présentent

« Je raconte ma vie »

dans un groupe multiculturel

à la Fonderie (2015)

Janvier 2015. Onze personnes d'horizons et de cultures différentes acceptent de se lancer dans l'aventure. Ils sont huit à venir régulièrement jusqu'en juin 2015 : Anne-Marie, Nelly, Brigitte, Hafida, Claire, Michelle, Bernard et Erik. Ils racontent leur vie dans un groupe où se côtoient des hommes et des femmes d'origine belge, marocaine, danoise, allemande. Presque tous habitent Bruxelles ou la périphérie, un habite en Allemagne. Hafida est apprenante de l'asbl « Lire et Ecrire Bruxelles » à Molenbeek. L'objectif est de mieux se connaître afin de diminuer les stéréotypes que chacun peut avoir sur l'« autre » dans une ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère.

Lors de chaque rencontre, un thème est proposé : enfance, adolescence et famille, entre ici et là-bas, travail, religion, valeurs et philosophie de vie, être fille - femme - garçon - homme.

Vous trouverez, dans cette publication, des traces écrites de ces rencontres particulièrement riches, authentiques et humaines.

Plongez avec nous dans le vivier multiculturel bruxellois !

« Plus il y a de contacts entre les populations autochtones et allochtones, plus on se connaît, plus on sait de quoi on parle et plus on a tendance à évaluer une personne sur ses propres mérites et non pas sur son apparence extérieure et son origine. »

Joseph De Witte, directeur du Centre pour l'Égalité des Chances. Le Soir, 24 août 2013

Michèle Piron, animatrice et coordinatrice d'Agès & Transmissions

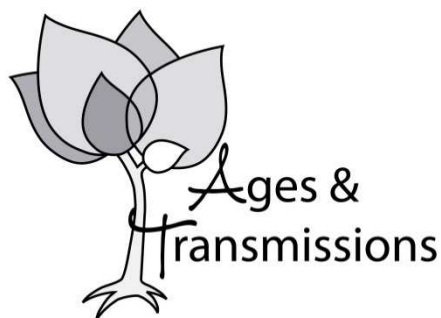
Pascal Majerus, conservateur de la Fonderie

Pascale Martin et Abdelhamid Ghanoui, coordinatrice et coordinateur Mission "Organisation des cours", Danielle Duchesne, coordinatrice du Centre Alpha de Molenbeek-Dubrucq, Lire et Ecrire Bruxelles.

Avec le soutien du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



En savoir un peu plus sur ...



En bref, qui sommes-nous ?

Ages & Transmissions est une association pluraliste d'éducation permanente ciblée sur les **seniors** bruxellois et leur participation à la vie de la société.

Actuellement, nos activités se conjuguent autour de 4 axes : le **bénévolat** (« Coup de pouce lecture et langage » dans les écoles primaires, « Bibliothèque à domicile », « Lire à deux » avec des apprenants en alpha à la bibliothèque), les « **Passeurs de mémoire** » (« J'écris ma vie », « Je raconte ma vie », « Mémoire pour demain » dans les écoles), des **groupes de réflexion et de débats** (philo, lectures, approfondissement de thèmes sociétaux), ainsi que des **rencontres** entre notre public de seniors et des enfants, adolescents, jeunes ou moins jeunes adultes de cultures différentes. La promotion des échanges entre générations ou/et les cultures afin de participer à un "mieux vivre ensemble" est inscrite dans nos statuts.

Vous trouverez plus d'infos sur www.agesettransmissions.be

Ages & Transmissions et « Je raconte ma vie » à la Fonderie

Au commencement était « J'écris ma vie » ... Et puis, nous avons voulu donner la possibilité à ceux et celles qui n'avaient pas envie ou ne savaient pas écrire de raconter leur vie dans un groupe multiculturel. Chacun devenait ainsi passeur de mémoire et de culture tout en participant à un « mieux vivre ensemble à Bruxelles », ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère. Ainsi est né « Je raconte ma vie » que nous avons pu ancrer pour la deuxième fois en 2014-2015 à Molenbeek grâce à notre collaboration avec la Fonderie et Lire et Ecrire Molenbeek.

Contact : 02/762.10.01 ou 02/514.45.61

info@agesettransmissions.be

Siège social : 155 rue Konkel 1150 Bruxelles

Siège d'activités : 21, Rue du Marteau 1000 Bruxelles

www.agesettransmissions.be



En savoir un peu plus sur ...

En bref, qui sommes-nous ?

La Fonderie asbl étudie l'histoire économique et sociale de la Région bruxelloise depuis trente ans. Située aux abords du canal, sur le site d'une ancienne fonderie d'art (la « Compagnie des Bronzes »), elle propose un regard sur l'histoire de la ville, son actualité et son devenir tout en souhaitant valoriser son patrimoine industriel.

Le travail de mémoire de La Fonderie s'articule autour de différents axes : elle publie une revue, elle organise des visites guidées et animations pédagogiques. Son musée illustre l'histoire du travail à Bruxelles et récolte objets, documents et témoignages sur le passé industriel de la ville.

La Fonderie et « Je raconte ma vie »

En réunissant des participants venus d'horizons parfois bien différents, nous avons voulu élargir notre compréhension de ce passé qui nous habite : notre enfance, nos souvenirs du travail, notre mémoire d'événements heureux ou moins heureux. Un musée ne s'articule pas seulement autour d'objets de collection, mais aussi autour de témoignages et de récits de vie qui colorent l'Histoire d'intimité.

Musée de proximité, situé à Molenbeek dans un quartier multiculturel, La Fonderie se devait d'ouvrir ses portes à ce partage de mémoires.

Avec cette expérience si riche, nous avons certainement mieux compris ces vies racontées avec tant de sincérité. Puisse le lecteur en apprécier toute la beauté.

Contact : 02/410.99.50

info@lafonderie.be

27 Rue Ransfort 1080 Bruxelles

www.lafonderie.be



En savoir un peu plus sur ...

En bref, qui sommes-nous ?

Lire et Ecrire Bruxelles, créée le 23 novembre 1983, est une asbl pluraliste d'éducation permanente qui a pour mission principale de promouvoir et développer, sur le territoire des 19 communes de Bruxelles, des actions d'alphabétisation et de FLE (Français Langue Etrangère) de base qui s'adressent à un public pas ou peu scolarisé désireux d'apprendre à parler, lire et écrire en français. Elle assure la formation des apprenants via 6 Centres d'alphabétisation dont celui de Molenbeek-Dubrucq.

Depuis le 1er janvier 2010 Lire et Ecrire Bruxelles est reconnue par la Commission communautaire française (Cocof) comme Centre Régional pour le développement de l'alphabétisation et l'apprentissage du français pour adultes

Lire et Ecrire Bruxelles et « Je raconte ma vie » à la Fonderie

Fin 2014, Michèle Piron vient chez nous dans le groupe de Jamila afin d'informer les participants de l'ouverture d'un nouveau groupe « Je raconte ma vie » à la Fonderie. Quatre personnes prennent la décision de se lancer dans l'aventure. Il s'agit de participer en dehors des heures de cours à 8 séances mensuelles avec des personnes d'âges et de cultures variés.

Contact : 02/420.71.82 (Françoise Thiry)

bxl.molenbeekdubrucq@lire-et-ecrire.be

Siège social : Rue de la Borne, 14/9 à 1080 Bruxelles

Siège d'activités : Avenue Jean Dubrucq, 82 à 1080 Bruxelles

www.lire-et-ecrire.be

Présentations

Chaque participant se présente librement, explique son nom et montre un objet qui lui est cher.

Anne-Marie

J'ai 76 ans et je suis née à Anderlecht. J'y ai toujours vécu. Mes grands-parents maternels sont nés à Molenbeek, et mon arrière-grand-mère a habité Rue Ransfort, au numéro 90, dans les années 1890. Elle vendait des légumes au marché. Je suis célibataire, sans enfants. J'ai toujours été une femme libre et ai toujours vécu de mon travail, ce qui n'était pas toujours évident. J'ai travaillé 40 ans dans la même entreprise, un grand bureau d'études, au service du personnel.

Je suis venue ici car je me sens parfois isolée et je veux rencontrer d'autres personnes. J'ai participé à « j'écris ma vie » et j'en étais très contente. Ecouter est parfois difficile pour moi, mais j'ai appris à le faire.

Mon nom ? Neyzen ! Quand je suis partie en vacances en Turquie, j'ai trouvé une bouteille de vin écrite à mon nom ! Neyzen serait un nom répandu en Turquie. En fait, mon grand-père était hollandais, il a émigré en Belgique. Quand mon père est né, on l'a enregistré à la commune et on a francisé son nom. En fait, il a été turquisé. Ça veut dire « joueur de flûte » en turc !

Un objet ? une photo et une broche. Quand mes parents sont décédés, j'ai retrouvé cette broche et je me suis aperçue qu'elle appartenait à mon arrière-grand-mère qui habitait rue Ransfort. Elle est à l'origine du mariage de mes parents. On l'appelait Metterke. Je ne l'ai jamais connue mais je l'aime. Sans elle, je ne serais pas de ce monde. C'est la seule personne qui ne disait jamais de mal de quelqu'un, m'a-t-on dit.

J'ai une photo d'elle prise à Molenbeek ; en regardant de plus près je me suis aperçue que la broche de la photo, c'est celle-ci ! Mon arrière-grand-mère est morte de chagrin suite à la mort de mon frère.

Nelly

J'ai 73 ans et je suis née à la porte de Namur mais j'ai passé toute mon enfance à Anderlecht. Ma mère était suisse, elle est venue en Belgique dans les années 30. Suite à la guerre 14-18, sa famille était ruinée. Elle s'est mariée un peu avec n'importe qui pour rester ici en Belgique. Mon père était liégeois, tourneur. J'ai un frère. Mes parents ont divorcé très tôt. Les seuls souvenirs que j'ai de mes parents, ce sont des disputes. Nous habitons dans les blocs sociaux et nous n'étions pas bien vus. En 1940, mon père est parti pendant l'exode ; ma mère, qui était enceinte, ne l'a pas suivi.

Actuellement, j'habite à Molenbeek. J'étais puéricultrice. J'ai travaillé une quarantaine d'années dans des crèches. J'ai été mariée, ai divorcé. J'ai deux enfants.

Je suis venue ici par curiosité.

Mon nom ? Vincent : je ne connais rien de l'origine de ce nom qui vient de mon père. Le nom de famille de ma mère est « Waldispuhl ». C'est un nom allemand ; wald veut dire bois en autrichien. J'ai plus d'affinité avec le nom de ma mère car c'est elle qui m'a élevée. On m'a appelé Nelly car ce prénom est anglais et que je suis née pendant la guerre. En m'appelant comme ça, mes parents « faisaient de la résistance ». C'était aussi un clin d'œil à mon oncle d'Angleterre.

Un objet ? une boîte à musique et une poupée. Voici une boîte à musique, venant de Suisse et une poupée, Nanette, offerte par ma marraine. Cette poupée me fait penser à mon enfance, à la Suisse. Elle était ma

confidente, je lui racontais des histoires. Chez moi, j'ai une petite étagère murale dans le salon. Ma poupée s'y trouve au-dessus de mes livres d'Heidi.

Brigitte

J'ai 61 ans et suis à la retraite depuis 1 an. Pendant 42 ans, j'ai travaillé à la Banque Nationale. Je suis belge et me suis mariée avec un Flamand. J'ai deux fils et pas de petits-enfants. Je débute ma retraite. C'est parfois un peu vide. Mon but ici est de connaître d'autres cultures. J'ai besoin d'être un peu utile. J'ai écrit ma vie avec Michèle et me voilà.

J'habite à Dilbeek.

Mon nom ? Smets veut dire forgeron, tous mes ancêtres viennent du côté d'Anvers et du Limbourg. J'aurais préféré le nom de ma maman, Chavée ; ce serait d'origine espagnole ! Brigitte, je n'aime pas à cause de BB !

Un objet ? le livre dans lequel j'ai appris à lire. Voici le livre dans lequel j'ai appris à lire avec mon grand-père instituteur, quand j'avais cinq ans. Ce livre est toujours dans ma bibliothèque. Il me rappelle les bons souvenirs avec mes grands-parents à Trazegnies. Mon grand-père m'a tout apporté : le goût de la lecture, des plantes dans les champs, les histoires sur la guerre, le respect etc. Mon grand-père, c'était mon dieu. Quand je feuillette ce livre, je me vois avec lui à table pendant les soirs d'été. Il en a profité pour me transmettre quelque chose.

Hafida

Je suis belge d'origine marocaine et j'ai 61 ans. Je suis venue en 1964 en Belgique avec mes parents. J'avais 10 ans. Mon père avait un contrat pour travailler à la mine. Ensuite il a travaillé pour construire le métro. Mais c'est à Herve dans les charbonnages qu'il a surtout travaillé.

Je suis mariée et divorcée ; j'ai habité Verviers avec mes parents, et ensuite à Malmédy quand je me suis mariée. J'ai eu cinq enfants : un garçon et quatre filles. On a déménagé à Liège pour les études des enfants. Puis je suis arrivée ici à Bruxelles afin qu'une de mes filles continue ses études. J'habite maintenant à Molenbeek. J'ai travaillé très jeune, et je n'ai presque pas été à l'école. En Belgique, à l'école, les autres enfants se moquaient de moi parce que je ne savais pas parler le français. C'est pour cela je ne n'ai plus été à l'école. Aujourd'hui, j'apprends à lire et écrire à l'asbl « Lire et Ecrire » à Molenbeek.

J'ai travaillé comme garde bébé puis dans une imprimerie à Verviers, ensuite dans un home, dans un orphelinat et dans un lavoir. Mon ex-mari travaillait dans une tannerie.

Un objet ? Le collier de ma tante. C'est un objet qu'elle m'a laissé avant de mourir, un collier ancien. Elle le portait tout le temps. La médaille est une pièce en or de Napoléon III. J'adorais ma tante ; elle m'a élevée et nourrie au sein. Quand elle me l'a donné, ça a été une belle surprise. Cela m'a fait plaisir qu'elle me l'ait donné à moi plutôt qu'à sa fille. Je pense souvent à ma tante. Je ne porte pas ce collier sur moi ; je le garde dans une armoire. Je ne sais pas à qui je le transmettrai plus tard.

Claire

J'ai 84 ans, je suis née à Louvain. J'ai un frère et une sœur. Mon père était officier. J'habite à Forest depuis 40 ans. En terminant mes humanités, je voulais apprendre à coudre, afin de partir de la maison. Au bout de quelques années, j'ai trouvé ça trop compliqué. J'ai commencé à garder des enfants. A 30 ans, j'ai étudié pour devenir infirmière à Cavell. Je me suis spécialisée en gériatrie et j'ai travaillé comme infirmière pendant 30

ans. Je suis célibataire. J'ai beaucoup de neveux et nièces. C'est par curiosité que je suis ici. J'aime beaucoup écouter.

Un objet ? ma poupée « giling gilling » : cette poupée est noire, alors qu'on ne connaissait pas de Noirs à l'époque. C'était une poupée pour tous les enfants de la famille ; mon frère l'a gardée jusqu'à tout récemment. On a beaucoup joué avec : elle descendait en parachute, on l'a jetée, on l'a noyée.

Je l'ai depuis toute petite. Quand je la regarde, ça me fait rire. Chez moi, elle est dans une armoire. Aujourd'hui, je joue encore avec. Plus tard, je la donnerai à ma sœur cadette.

Michelle

Je suis née près de Tournai. Mes quatre grands-parents étaient propriétaires de café. Dans ma vie, j'ai eu beaucoup d'accidents dont un à quatre ans, dans lequel mon père est mort. Très jeune, j'ai donc été orpheline.

Le cousin de mon père est devenu mon tuteur. Il était directeur d'un hôpital psychiatrique. Lorsque j'avais 16 ans, il s'est marié avec maman. J'ai donc vécu toute une partie de mon adolescence dans un hôpital psychiatrique. J'ai fait des études d'assistante sociale pour pouvoir travailler en hôpital psychiatrique et je suis devenue psychothérapeute.

Je me suis mariée, j'ai eu une fille. Je voulais d'autres enfants. Mon mari n'en voulait pas. On a divorcé ; je me suis remariée plus tard.

J'ai eu un cancer. J'ai alors déménagé de Mons à Bruxelles pour être proche des miens, ma fille et ma soeur. J'habite à Uccle depuis cinq ans. Je suis grand-mère de deux petits enfants.

Je suis ici parce que j'aime échanger, j'aime écouter. La vie des autres m'intéresse.

Mon nom ? Rohart signifie « ivoire de morse ou d'hippopotame » ; il vient de Lille, nous sommes Picards ...

Un objet ? la petite casserole de Maman Irma. Cet objet est en lien avec ma grand-mère Irma, la personne dont j'ai senti le plus d'amour. Elle habitait chez son fils qui était garde des eaux et forêts. Il interdisait les feux mais dès qu'il était parti, grand-mère faisait un feu de bois sous ce type de casserole. Elle mettait de l'huile et elle cuisait une pomme de terre. Ce que j'aimais, c'était ce côté culotté : oser faire un feu au milieu du bois ! J'ai acheté cette casserole dans une brocante, elle me fait penser à elle. Quand je la garde sur ma terrasse, je vois la rébellion de ma grand-mère.

Bernard

Je suis allemand, je vais avoir 67 ans. J'ai pris ma retraite il y a deux ans. J'ai travaillé pendant 25 ans dans le secteur de la santé sociale, mais aussi dans l'enseignement et 10 ans dans la traduction. Je viens de Rhénanie d'une famille d'agriculteurs. Je suis né entre Aix La Chapelle et Cologne. Prendre ma retraite a été très difficile. J'ai participé l'an dernier à un atelier d'écriture. J'aime écouter, parler français. Je suis un amoureux de la langue française. J'habite en Allemagne et je viens en Belgique le plus souvent possible. J'aime écouter d'autres histoires.

Un objet ? Ma BahnCard 50. C'est une carte qui me permet de prendre le train. Elle me donne 50 % sur tous les tickets de trains. Je voyage beaucoup depuis que je suis à la retraite, et j'en profite beaucoup. Pour moi, c'est un moyen de liberté. Je n'ai pas de voiture, c'est un choix. Le train est mon mode de voyage préféré.

Erik

Je suis Danois, né en 1956 et je vis depuis 30 ans en Belgique. Actuellement, j'habite à Ixelles.

Un objet ? : un coupe-papier en laiton. Je m'en sers pour ouvrir toutes mes lettres. Il est toujours sur mon bureau. Je l'ai reçu d'un de mes grands-oncles, fermier. Toute ma famille travaillait dans une ferme, et quand j'étais au Lycée, je me sentais très étranger car je ne voulais pas être fermier. Ce grand-oncle avait un esprit d'ouverture. Il a vu ce garçon très différent que j'étais et m'a donné ce coupe-papier en disant « tu seras le seul homme de bureau de la famille ». J'avais 16 ans.

Ma famille et mon enfance

Anne-Marie

Mes grands-parents paternels, je les ai peu connus. Ma grand-mère est morte quand maman était enceinte. Ils étaient hollandais, ils avaient émigré à la fin du 19^e siècle. Ils ont été mal accueillis, mal vus. Ils ont habité à Molenbeek. Quand mon père est né, il n'y avait personne pour être marraine. Mon arrière-grand-mère maternelle habitait le quartier et a accepté. C'est comme ça que les familles se sont rencontrées...

Mes grands-parents maternels vivaient dans la même maison que mes parents. Ma grand-mère était corsetière. Pendant la première guerre mondiale, elle a ouvert un bureau de tabac. Elle a gagné pas mal d'argent à cette époque. Elle a décidé que ma mère ferait des études d'institutrice, à une époque où les femmes ne faisaient pas d'étude dans le milieu ouvrier. Elle a acheté deux terrains et a fait bâtir une maison. Ma grand-mère a offert un terrain en dot à sa fille. Jeunes mariés, mes parents sont partis au Congo. A leur retour, ils ont eu assez d'argent pour construire une maison sur ce terrain.

J'ai perdu un frère et mes grands-parents ne s'en sont jamais remis.

J'ai un souvenir des bombardements à la fin de la guerre. A la libération, ma grand-mère m'a confectionné une robe aux couleurs nationales. Je me souviens de la photo prise avec un MP. Quand les américains sont arrivés, c'était de la folie.

Ma mère n'a jamais su pleurer la mort de son fils. Elle a vécu son deuil par la maladie. Pour elle, j'étais un poids. Je ne me sentais pas aimée par ma mère. Je faisais des bêtises pour qu'elle s'occupe de moi. J'étais anorexique. Par contre, j'ai eu un papa adorable ; il m'a aimée pour deux, je lui dois tout. On vivait avec nos morts. On allait au cimetière le dimanche pour dire bonjour au petit frère.

Le soir, on lisait le journal. Chacun avait une feuille que l'on se passait. On jouait au nain jaune. Le dimanche on écoutait « radio jeunesse ». Les histoires finissaient mal et je me révoltais. On m'obligeait à écouter. J'allais au cinéma avec mon papa voir des documentaires.

Le dimanche matin, on allait à la messe en ville, puis on allait au marché aux oiseaux à la Grand-Place. On allait se promener, écouter de la musique au café du Métropole où il y avait un orchestre avec une chanteuse.

Nelly

Le souvenir le plus marquant de mon enfance ? C'est en 1950, lorsque j'ai été en Suisse, le pays de ma mère. Je trouvais ça magique ; j'avais 9 ans. Nous sommes parties de Belgique pendant la « question royale ». Il y avait des émeutes. Pour arriver en Suisse, nous avons mis deux jours. Nous sommes restées à l'hôtel, c'était incroyable ; on mettait les souliers devant les portes pour les faire cirer !

En Belgique, nous habitons à Anderlecht, à la limite entre la ville et la campagne. Je me rappelle les champs de blé avec les coquelicots et les bleuets.

J'allais à l'école communale. Avec l'école, une fois par semaine, nous allions aux bains douches pour nous laver. Nous n'avions pas de salle-de-bain à la maison. Nous allions aussi à la piscine.

Pendant les vacances, j'allais en « cure du jour » : les garderies scolaires de l'époque !

Une journée type ? Beaucoup de solitude, aller à l'école, revenir. Ma mère travaillait à l'extérieur et donc n'était pas là. Dans le bloc où on habitait, il n'y avait pas beaucoup d'enfants.

Mon frère était placé pour se faire une santé ; sa santé était déficiente.

Ma mère est restée seule très vite. On vivait donc sans père. Ce n'était pas une vie facile.

Je n'ai pas connu mes grands-parents, mais maman avait une sœur qui était mariée avec un soldat belge, originaire de Liège. Ce soldat avait été envoyé pendant la première guerre mondiale en Suisse. C'est là qu'ils se sont rencontrés en 1920. Ensuite, ils sont venus s'installer en Belgique, à Molenbeek. Maman a été en partie élevée par sa sœur. Elle n'avait qu'une idée, revenir voir sa sœur en Belgique.

Mon parrain (mon oncle) avait 50 ans quand je suis née, c'est lui qui m'a tout appris. Mon père n'était plus là, c'est mon parrain qui a joué le rôle d'homme. Il est mort à 97 ans.

Pour maman, sa famille était tout. Elle travaillait dans un atelier de tricot et nous ramenait des vêtements. Elle nous tricotait parfois des pulls à partir d'autres qu'elle détricotait. Ça c'était de la récup ! Elle tricotait sur des aiguilles à la Suisse, en rond. Je la voyais en train de tricoter tout le temps. Elle travaillait beaucoup. Mon frère et moi étions souvent seuls à la maison. Je me rappelle, je me sauvais de la garderie avec mon petit frère et ma mère nous retrouvait en train de l'attendre sur la pierre bleue.

Nous habitons dans des nouveaux logements sociaux à Anderlecht, dans quatre pièces. La seule pièce chauffée était la cuisine, le WC était sur la terrasse. On jouait dans la cuisine, avec des jeux de société, l'atmosphère était agréable. Il y avait peu d'invités ; maman chantait beaucoup, et elle nous lisait les contes d'Andersen ; on avait un gramophone. Assis autour de la table, on regardait maman en train de remonter la manivelle. On allait aussi au cinéma et rendre visite à la sœur de maman.

Brigitte

Ma maison d'enfance, c'est la maison de mes grands-parents maternels à Trazegnies car mon père, militaire de carrière, déménageait beaucoup. J'y ai habité pendant des années et ensuite, j'y ai été en vacances.

Les plus beaux souvenirs de mon enfance se passent dans le village de mes grands-parents à Trazegnies. Mon grand-père était instituteur. Il connaissait beaucoup de choses, les oiseaux, les traditions. Il jardinait. Il m'a appris à lire et à compter. Quand je suis rentrée en première année, je savais déjà compter et lire. Qu'est-ce que je me suis ennuyée en classe !

Mon grand-père m'emmenait en promenade, surtout au cimetière, il m'expliquait beaucoup de choses ; on allait jusqu'au canal, on partait avec notre pique-nique, des tartines à la confiture. On allait au château, il y avait des avions téléguidés le dimanche. Le village possédait deux cinémas. J'y allais avec ma grand-mère ; je me rappelle des films de cow-boys. Les soirées, on recevait une voisine, on parlait de la guerre, de tout ce qui s'était passé, de l'exode. J'ai retrouvé le journal que mon grand-père a écrit pendant son exode sur les routes de France. On jouait aux cartes. Tout cela se passait à la fin des années 50.

Ce qui me plaisait beaucoup, c'était de travailler à la maison avec ma grand-mère : il fallait préparer les légumes, les confitures. Le vendredi, on nettoyait. Le lundi, on lessivait, on repassait, on faisait chauffer les fers sur la cuisinière. Ma grand-mère chantait beaucoup, des chansons bretonnes. J'ai toujours regretté de ne pas avoir eu la vie de ma grand-mère ...

Mon arrière-grand-mère, bobonne, habitait là aussi. Je jouais beaucoup avec elle, aux dominos, au loto. Elle ne savait presque pas lire ni écrire, mais elle avait une excellente mémoire. Elle me racontait des fables.

Quand ma mère est décédée, j'ai été au pensionnat à Mons. J'avais douze ans. J'arrivais au pensionnat le lundi et je partais le vendredi. On s'amusait bien, c'était familial. J'y suis restée cinq ans, les cinq dernières années d'humanité.

Mes grands-parents ont vraiment été des personnages importants pour moi.

Hafida

Tout le monde à la maison venait de la même région au Maroc, sauf du côté de maman : ils venaient d'Algérie. Mes parents se sont mariés en Algérie et y ont vécu quelques années pour le travail de papa.

Quand j'avais 7 mois, en Algérie, ma mère est tombée malade. Ma grand-mère a demandé à soigner ma mère et moi, je l'ai accompagnée. Mon père était d'accord et donc je suis partie avec ma mère rejoindre ma grand-mère. Malheureusement, maman est morte et je suis restée chez ma grand-mère pendant 5 ans. Ma grand-mère me racontait des histoires de princesses, de monstres. Avec mes cousins, nous étions tous autour d'elle et nous l'écoutions. Mon père venait me voir de temps en temps ; je l'appelais « mon oncle ». Une nuit, il m'a pris avec lui sur sa moto. On est rentré à Oujda, au Maroc. Mais sur la route, il a eu un accident, et depuis j'ai toujours des problèmes de pied. Ma grand-mère ne voulait pas me laisser repartir avec papa ; elle voulait me reprendre.

J'ai donc été habiter avec papa et sa nouvelle femme. Moi, je pleurais pour retourner voir ma grand-mère en Algérie. Il me prenait partout avec lui, dans sa camionnette. A l'âge de 9 ans, je ne pouvais plus sortir de la maison ; on m'enfermait à l'intérieur pour que je ne sorte plus jouer dehors avec mes copines. Au Maroc, je n'ai jamais été à l'école.

Mon père a émigré en Belgique en 1962, tout seul. Il travaillait au charbonnage près de Herve. Au Maroc, j'étais restée seule avec ma belle-mère. J'avais deux frères, deux demi-frères et une soeur. Je devais m'occuper d'eux. C'était très dur. Je ne savais pas quand je reverrais mon père. Mon père écrivait des lettres de Belgique et mes frères lisaient pour moi.

En 1964, nous avons rejoint mon père à Herve. J'avais 10 ans. A l'école, cela s'est mal passé ; je ne connaissais pas le français et les autres enfants se moquaient de moi. J'ai été un an à l'école et ensuite je n'ai plus voulu y retourner. L'école a insisté et finalement j'y suis allée une fois par semaine suivre des cours de couture jusqu'à l'âge de 16 ans.

Claire

Je suis née à Louvain en 1930. Ma mère est partie soigner sa dépression en Suisse. Une Hongroise s'est occupée de nous. Chez nous, la parole ne circulait pas, on ne parlait pas.

Entre mes 4 et 18 ans, j'ai vécu à Etterbeek. Enfant, je jouais sur les murs des jardins avec les autres enfants. Il n'y avait pas de voiture, on pouvait courir partout. Mon frère aîné avait beaucoup d'imagination. On riait beaucoup.

Un excellent souvenir d'enfance est l'exode ! En 1940, on est parti dans le midi de la France en voiture. Nous y sommes restés un mois. Pendant la guerre, mon père a été fait prisonnier en Allemagne.

Pendant la guerre, j'ai reçu une boîte à couture fabriquée spécialement pour moi, et aussi une paire de ciseaux.

J'ai beaucoup aimé l'école, mais pas dans les petites classes. A partir de douze ans, je me suis fait des amies.

Bon Papy annonçait sa visite par une carte postale jaune, signée « p », avec l'heure du tram. Après 1914, il habitait du côté d'Uccle. Il était très méticuleux. Séparé de ma grand-mère, il avait toujours des histoires à raconter. J'ai encore le conte d'Andersen qu'il a découpé dans le journal pour nous.

L'autre grand-père, était aussi un militaire, comme papa. Il avait une moustache. Je me souviens de son fixe-moustache !

Michelle

Quand j'ai eu quatre ans, notre famille a eu un accident de train. Mon père est mort dans cet accident. Ma mère avait un commerce de tabac et parfums à Leuze. Veuve, elle a poursuivi son commerce. Ma mère était assez orgueilleuse, elle s'habillait avec des tweeds achetés à Bruxelles. Un jour, j'ai surpris ma mère en flagrant délit avec un homme ! Cet événement m'a beaucoup choquée, et m'a rapprochée de ma sœur. Ma mère a connu beaucoup d'hommes... Je n'avais pas beaucoup d'affection pour elle. Elle était très courageuse, elle travaillait beaucoup. Ma tante vivait avec nous.

J'adorais l'école et mes profs m'encourageaient. Quand ma mère a voulu m'inscrire dans une école chic à Tournai, elle a dû certifier avoir une maison et une entrée séparée de son commerce, ce qui n'était pas la réalité !

Enfant, je n'ai pas vraiment eu le temps de jouer, j'ai toujours eu des responsabilités à la maison. Je jouais surtout avec les filles de l'école, on aimait bien se déguiser.

On écoutait des disques ; ma mère aimait danser et nous apprenait à danser. Les soirées se passaient à danser, chanter, écouter de la musique. C'était joyeux mais je n'ai jamais senti d'affection débordante de ma mère. Elle m'a surtout appris à travailler. Elle ouvrait le magasin pour le premier train à 7h6. Tout devait être alors en place.

Mes grands-parents maternels étaient ouvriers carriers. A 18 ans, mon grand-père est devenu marchand de charbon. Il tenait aussi un café à Tournai et était plutôt prétentieux.

Ma grand-mère paternelle était originaire de Picardie. Elle était fort attachée à nous. On allait souvent chez elle. C'était une rebelle, elle aimait faire des choses qu'on ne pouvait pas faire.

Bernard

Je suis né en Allemagne, j'ai commencé l'école en 1954, j'étais un bon élève. J'ai fréquenté un lycée ; l'école se terminait à 13 heures. L'après-midi je faisais mes devoirs chez un professeur.

Mes deux frères, mes parents et moi, habitons à la campagne, dans un petit village. Mes parents étaient fermiers, comme beaucoup de gens aux alentours. Tous les enfants quittaient l'école à 14 ans, sauf moi. Je ne m'intéressais pas du tout à la ferme. Je lisais beaucoup, j'allais à la bibliothèque communale. Je travaillais beaucoup. Mon plus grand désir était de partir. Ma mère m'encourageait. J'ai été le premier dans la famille à ne pas devenir agriculteur, le premier à quitter le village, à faire des études. J'étais très studieux. Ça a été difficile de s'imposer. Parfois je disais non, et mon père se fâchait. Mes frères ont travaillé à la ferme. Finalement, mes parents m'ont laissé faire. Je suis parti à Paris à 16 ans.

La porte de la maison était ouverte, il y avait toujours du monde chez nous, parfois une dizaine de personnes. Ma mère aimait mettre une nappe blanche pour les invités du dimanche. D'elle, j'ai appris à recevoir de manière généreuse. Je pense à elle pour ça. Je me rappelle des fêtes, des repas copieux. Mon père jouait aux cartes avec mes deux frères. Moi, je ne jouais pas, j'étudiais. A la maison, on ne chantait pas.

C'était l'après-guerre et parfois c'était très dur. Je n'avais pas les mots mais l'ambiance était lourde à la maison ; mon père disparaissait parfois pendant des jours sans que l'on sache pourquoi. Il y avait aussi beaucoup de conflits, de drames, de disputes et des scènes agressives entre parents et enfants. Mes parents avaient des soucis psychologiques, trop de charges, trop de travail dans la ferme.

En face de chez nous, habitait une famille avec quatre filles plus âgées. Les filles me racontaient leurs histoires d'amour.

Mes grands-parents paternels, je ne les ai pas connus. Mes grands-parents maternels, eux, vivaient à 15 km de chez nous. Ma grand-mère était cuisinière, une femme forte !

Erik

Je suis né en 1956 dans un milieu rural. Mon père était fermier mais ma mère ne l'était pas. On a toujours valorisé les fermiers dans la famille.

Quand j'étais petit, ma grand-mère a dit que je ne serais pas fermier !

Nous étions d'abord deux garçons, et puis j'ai eu un petit frère. On vivait à la campagne. Nous devions tous aider papa dans les champs. Moi je n'aimais pas et je le faisais mal. Je restais plus à la maison. J'ai adoré l'école.

Pendant l'enfance, on avait des devoirs à faire mais cela ne nous empêchait pas de jouer. On jouait beaucoup avec les copains dans la nature, on faisait des ballades, on ne pensait pas au danger. J'ai eu une enfance très heureuse, sans superflu. On était très libre, on pouvait rêver ... Aujourd'hui j'ai toujours ce contact particulier avec la nature.

Un cadeau dont je me souviens plus particulièrement ? Un magnifique vélo mauve. Je l'utilisais pour aller à l'école, à 5 km de la maison.

Mes grands-parents maternels sont morts quand j'étais petit. Avec mes grands-parents paternels les relations étaient difficiles. Mes parents habitaient dans la ferme de mes grands-parents paternels, mais comme ma grand-mère ne s'entendait pas avec sa bru, mes parents ont dû acheter une autre ferme. On recevait des amis, mais on ne sortait pas beaucoup. Il n'y avait pas de télévision. On mangeait très tard, à 19h, et quand papa rentrait, il lisait le journal et écoutait la radio, des pièces de théâtre. J'aimais beaucoup écouter avec lui. Mon père était taciturne, mais il savait ce qu'il voulait et savait s'imposer quand nécessaire. Il était très tolérant, très ouvert. Quand j'ai voulu étudier, il a accepté, pourtant dans ma famille on ne faisait pas d'études. Ma mère est décédée en janvier de cette année.

Aujourd'hui, il faut vendre la ferme. C'est dur de vivre ça.

Entre ici et là-bas

Anne-Marie

Mon grand-père était hollandais. Ça a été difficile pour lui et pour mon père aussi. Il est venu ici car il cherchait du travail. Il n'a jamais osé faire grève parce qu'il avait peur de perdre son emploi.

Mon frère aîné, mort à 4 ans, a été élevé en néerlandais, moi en français. Pourquoi ? Je ne sais pas. Toute ma vie j'ai couru après le flamand et je n'arrive pas à être parfaite bilingue. Au fonds de moi, je me sens hollandaise, mais je ne sais pas expliquer pourquoi. Le silence de mon père, ce non-dit, ça m'a intriguée sans doute...

A 16 ans, j'ai été en Hollande, à Amsterdam, 15 jours pour apprendre la langue. J'étais très heureuse dans la famille qui m'accueillait; l'endroit me convenait ! Je voulais rester. On vivait sans rideaux, ça me plaisait. J'ai commencé à fumer. Mon hôte écrivait des livres pour ados. Il y avait toujours des jeunes dans cette maison.

A l'époque, je voulais être hôtesse de l'air et voyager.

Brigitte

Quand j'étais petite, mon père était militaire en Allemagne. J'ai été dans des écoles pour enfants de militaires en Allemagne. On venait nous chercher en bus pour nous emmener dans le camp militaire car nous habitions à l'extérieur. Nous étions près de Cologne. On ne fréquentait pas du tout les Allemands, on faisait tout entre Belges. Au parc, on ne pouvait pas jouer avec les enfants allemands. J'aurais bien aimé. Je me rappelle des enfants qui appelaient leur mère. Je suis restée là jusqu'à 9 ans. On ne nous a pas appris l'allemand. On restait entre nous, comme dans une colonie.

En général, on déménageait à Noël. Je devais donc changer souvent d'école. Je n'avais pas d'amis, il fallait sans cesse les quitter. A 9 ans, à notre retour en Belgique, je me suis retrouvée dans une énorme école, alors que les écoles allemandes étaient petites. Mes trois dernières années de primaire ont été difficiles car l'ambiance était très différente, il y avait beaucoup d'enfants, on ne sortait pas le midi. J'étais perdue en ville et très malheureuse.

Cette expérience m'a donné envie de connaître une autre langue, de parler avec les autres, de rencontrer d'autres gens...

Hafida

Mon père était en Belgique, dans les charbonnages depuis 1962. Il nous a dit qu'il allait venir nous chercher au Maroc. Moi, j'étais très contente, car au Maroc, à l'époque, les jeunes filles n'étaient pas libres, elles étaient toujours surveillées, ne pouvaient pas sortir. Ma belle-mère m'enfermait pour m'empêcher de sortir.

En 1964, nous avons fait le trajet du Maroc en Belgique en voiture. Quand je suis arrivée en Belgique, il pleuvait. J'aime beaucoup la pluie, toujours aujourd'hui ! Je me suis arrêtée pour voir les grosses vaches, j'étais trempée mais contente parce que je retrouvais mon père et que j'allais être libre. Ma belle-mère ne voulait pas rester ; il faisait froid dans la maison, les toilettes étaient dehors, la maison était en mauvais état. J'avais 10 ans, c'était moi qui lessivais les habits. Nous habitions à Battice, près de Herve.

Le curé venait chez nous et nous apportait beaucoup de choses comme des couvertures. Les voisins étaient gentils. A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de Marocains. Je me suis fait des amis, des Belges. Mon père me laissait davantage libre ici, et me donnait raison par rapport à ma belle-mère.

Chaque année, on repartait au Maroc en camionnette.

On garde le physique étranger, mais on a pris la mentalité belge. Maintenant je ne me retrouve plus au Maroc, je suis partie il y a trop longtemps. Je me sens plus belge que marocaine, je préfère ici car je fais ce que je veux ... De caractère, je suis très indépendante !

Claire

La plupart des questions de ce questionnaire ne me parlent pas. J'ai un peu voyagé mais je suis toujours restée vivre en Belgique.

J'ai voyagé beaucoup en auto-stop, dans les années 50. En 1955, mon frère aîné s'est inscrit dans le concours Lépine à Paris, un concours d'inventeurs. Il n'a pas pu partir et il m'a demandé d'aller à sa place pour présenter une roue de vélo à ressort. J'y ai donc été en auto-stop, seule. Paris était une ville impressionnante. J'ai dormi à l'auberge de jeunesse ; elle ressemblait à une caserne avec des lits en fer. Tout ça m'a beaucoup amusée et je suis restée un mois plutôt que 3 jours ...

Je m'étais fait un tailleur en tweed et j'avais beaucoup de succès. Je rencontrais du monde, je découvrais la ville. C'était magnifique. Tout à coup j'existais, alors que jusque-là je vivais un peu cachée, étant donné mon histoire. A Paris, j'étais une personne, on s'intéressait à moi. J'ai rencontré un inventeur qui avait inventé la guitare pneumatique. Nous sommes restés en contact. Plus tard, à Bruxelles, j'ai présenté sa guitare.

Michelle

En 1964, à 18 ans, j'ai voyagé en Espagne pendant cinq semaines. J'y ai vécu une histoire d'amour. On s'est écrit, et il voulait venir me voir, mais mes parents ne voulaient rien savoir. Il était espagnol... c'était sans doute l'homme de ma vie. Mais pour mes parents, il était espagnol et ça suffisait pour rompre tout contact.

En Belgique, j'ai toujours vécu en province ; je suis arrivée à Bruxelles il y a cinq ans. J'ai toujours perçu les Bruxellois très peu curieux de la Belgique. Depuis que j'y vis, je vois la ville autrement, je sors beaucoup.

Bernard

J'ai grandi dans une ferme, dans une famille où on ne bougeait pas, on ne faisait pas de voyages. Je me sentais coincé.

Moi, j'ai toujours été en mouvement, j'avais envie de voyager, de partir. Mais je suis toujours revenu en Allemagne. Pendant cinq ans, j'ai travaillé en Belgique ; j'ai gardé des contacts en Belgique, et notamment des amis à Anvers que je connais depuis 35 ans.

J'ai toujours voulu apprendre les langues, j'aimais le français. J'ai séjourné en Belgique, en France, en Angleterre et je suis revenu en Allemagne, à Cologne. Après la Belgique, je suis parti en Inde. J'y ai fait un voyage plutôt intérieur, plus délirant, une confrontation avec quelque chose d'étrange. Tous ces voyages ont été un apprentissage qui m'a permis d'élargir mon horizon humain et intellectuel sans idéaliser un pays en particulier.

Erik

Je suis né à la campagne, mon papa avait une ferme. Ma famille n'a jamais bougé. On a toujours habité la même région. Moi, ça fait 30 ans que je suis parti de mon pays, le Danemark pour le travail. Ma formation aurait dû me conduire à l'enseignement. Je me voyais enseigner le français, car j'avais fait des études de langues, français-allemand. Jeune, déjà, j'ai aimé voyager. Je vivais à la campagne et je voulais voir autre chose. J'étais un peu différent. J'étais le premier dans la famille à avoir fait des études et je me sentais un peu étranger. En 1984, j'ai suivi mon copain qui a trouvé du travail ici à Bruxelles aux communautés européennes. L'envie de connaître la Belgique et les Belges est née, je voulais savoir où et avec qui je vivais. On sentait qu'il y avait une différence ; on a connu des Belges petit à petit. Je reste dans la culture danoise, mais je comprends les Belges.

Il y a des différences mais c'est difficile à expliquer. On sent ça ; par exemple, un Danois décore l'intérieur de sa maison. Par contre, pour les Belges, l'extérieur est plus important. Il y a aussi des différences dans les mentalités. Les Danois disent ce qu'ils pensent, ils sont plus directs.

Après toutes ces années en Belgique, je me sens bien, et parfois je me trouve plus belge que danois ; je lis le Soir tous les jours. Après tant d'années, j'aurais du mal à retourner au Danemark vivre pour de bon. Le Danemark que j'ai quitté en 84 n'est pas le même qu'aujourd'hui. Chacun a évolué de son côté. J'ai pris la mentalité d'ici. Par exemple, au Danemark, au supermarché, il y a une atmosphère tendue, ici, en Belgique, c'est plus humain, plus courtois. Je garde des contacts au Danemark, mais je ne peux pas tout partager car les gens là-bas ne comprennent pas tout. C'est dommage, mais c'est le prix à payer...

Le travail

Anne-Marie

Dans ma famille, nous avons toujours été des femmes fortes, des femmes qui travaillent. Mes parents disaient : « les femmes doivent s'en sortir toutes seules ! » Ma mère a fait des études d'institutrice, mais elle a travaillé comme comptable jusqu'à la naissance de son premier enfant à 30 ans.

Mes parents n'ont pas voulu que je fasse des études supérieures. Quand j'ai eu un examen de passage en gréco-latine, mes parents m'ont inscrite dans une école technique.

Moi, je voulais être hôtesse de l'air, voyager... J'ai téléphoné à la Sabena, mais il était interdit de porter des lunettes... J'étais déçue. Je suis rentrée dans un bureau d'études. J'y suis restée pendant 40 ans au service du personnel.

Ce qui m'a frappée lors de ma première journée de travail ? Il n'y avait pas de femmes, sauf au secrétariat ! Au service du personnel, j'étais la seule femme. A 19 ans, j'étais timide ; je devais envoyer des papiers et j'étais tellement paniquée que j'avais oublié le nom de la firme où je travaillais !

Je donnais mon salaire à mes parents. Maman m'avait fait un budget : une enveloppe pour le coiffeur, une pour sortir,... on a discuté combien mettre dans chaque enveloppe.

A 27 ans, j'ai voulu partir et m'installer seule. Mes parents ne comprenaient pas pourquoi, ni pourquoi je ne me mariais pas. Comme je n'avais pas d'argent, j'ai dû en demander à mon père pour m'installer. Il a fini par m'en donner mais en disant de ne rien dire à maman.

Deux ans plus tard, il m'a acheté mon appartement, qui était en fait ma dot. L'appartement, dans lequel je vis toujours aujourd'hui, ne me plaisait pas mais j'ai accepté. C'était un beau cadeau !

Un bon souvenir de travail ? Au début on payait de la main à la main, en liquide. L'après-midi, on allait payer le personnel. Le chef du service du personnel payait le directeur, le sous-chef payait le sous-directeur etc ... et moi je payais les femmes. J'étais fière qu'on me fasse confiance ! Puis on a tous eu un compte en banque. C'était une révolution, car avant, les hommes ne remettaient pas tout le salaire à leur femme. Ils en gardaient pour eux...

Je n'ai jamais aimé ce travail, c'était un travail purement alimentaire. Il fallait bien travailler mais je l'ai fait de bon cœur. Et puis j'ai eu un rôle social au service du personnel, cela me convenait bien. C'était un monde d'ingénieurs civils, assez prétentieux. Les ingénieurs nous vouvoyaient, alors qu'ils se tutoyaient entre eux. Si on entrait dans ce monde sans complexe d'infériorité, on en sortait avec ...

Brigitte

Mon père était militaire de carrière, maman ne travaillait pas. Puis en rentrant en Belgique, maman a commencé à travailler chez Renault. Tout d'un coup elle n'était plus à la maison. Puis elle est décédée.

Je n'ai pas fait d'études, mon père ne voulait pas qu'une fille fasse des études. A 18 ans, j'ai commencé à travailler à la Banque Nationale. J'y suis restée 42 ans. Je n'ai pas choisi ce travail mais j'ai fini par l'aimer. Dans les premiers temps, je transcrivais des chiffres à longueur de journée et on les envoyait pour être encodés.

Lors de mon premier jour au travail, j'ai été accueillie par une assistante qui m'a fait visiter les bureaux. Elle m'expliquait toutes les catégories de fonctions hiérarchiques au départ de l'agencement du bureau : tapis ou pas, une ou deux fenêtres ... Elle m'a fait découvrir la bibliothèque. Chaque fois que j'empruntais un livre, on

me posait des questions en rigolant. Ce que je ne savais pas, c'est qu'il y avait des rendez-vous galants entre les rayons ...

On commençait à 8h45 jusqu'à 17h15, sans sortir.

Avec mon premier salaire je me suis acheté un Epilady. L'argent, je le donnais à papa qui me donnait un peu d'argent de poche. Il économisait pour moi... J'ai fini par avoir un compte.

J'aurais voulu étudier l'histoire et la littérature. Je l'ai fait après, dans des cours du soir ; j'aurais aimé faire des études. J'aurais aussi bien aimé la vie de ma grand-mère, qui pour moi avait eu la vie idéale : être à la maison, s'occuper du jardin, des enfants ...

Hafida

A 16 ans, je voulais habiter à Verviers pour travailler. Mon père ne voulait pas que je travaille, il voulait que je reste à Herve avec eux. Je suis partie à pied pour Verviers et j'y ai emménagé chez mon frère.

Mais je ne savais pas quoi faire. L'infirmière qui venait chez mon frère m'a engagée pour s'occuper de sa petite-fille, son premier bébé ; ça a duré trois ans. Ensuite, elle m'a aidée pour pouvoir travailler dans une imprimerie. J'y ai eu mon premier permis de travail. J'ai fabriqué des enveloppes et je me suis fait des amies belges. Je pouvais garder tout mon argent.

Ensuite, j'ai trouvé du travail dans une maison de repos comme femme de ménage pendant 7 ans. Je m'y amusais beaucoup ; on commençait à 8h30, on nettoyait, puis on mettait la table, on servait à manger ; on aidait les personnes âgées à manger, desservait la table, faisait la vaisselle et à 15h30, c'était fini. J'étais la seule Marocaine. J'avais beaucoup de contacts avec les vieilles personnes et aussi avec mes collègues.

J'aurais voulu faire des études, j'ai regretté d'avoir arrêté l'école.

Claire

Faire la guerre était un métier : mes deux grands-pères ont fait la guerre de 14 ; je viens d'une famille de militaires ; mon père s'est aussi battu en 1914 ; la guerre a façonné ma famille.

J'ai commencé à faire le ménage chez moi vers 14 ans, et ça m'a dégouté pour toujours. Quand j'ai terminé mes humanités, j'ai appris la couture, puis je me suis occupée d'enfants. A 30 ans, j'ai repris des études d'infirmière. En tant qu'infirmière, j'ai été proche des gens. J'ai commencé à Edith Cavell ; les malades payaient cher et ils n'étaient pas toujours guéris ! Ensuite à Brugman, j'ai travaillé en gériatrie. Il y avait encore une salle commune avec des dizaines de lit. C'était très dur, je ne suis pas restée longtemps. Par après, j'ai travaillé à St Pierre en ORL. J'ai beaucoup aimé le travail en équipe.

Le plus difficile était la salle d'opération : j'étais lente, les chirurgiens racontaient des histoires salaces dans la salle. Un jour, l'anesthésiste ne savait pas réveiller une patiente, j'ai dû courir dans tout l'hôpital pour trouver une banane ! J'aimais être près des malades. J'avais de la patience.

J'ai beaucoup de bons souvenirs de ma carrière. Vous voulez un exemple ? Une vieille grand-mère refusait de manger jusqu'au moment où quelqu'un a demandé de ses nouvelles ... ensuite, elle a remangé !

La retraite n'a pas été facile. Ce métier est fort accaparant. Maintenant, ça fait 25 ans que je suis pensionnée.

Michelle

Ma mère avait un commerce de tabac. Pour elle, une femme devait avoir un métier afin d'être indépendante si elle se retrouvait toute seule.

Quand j'étais adolescente, ma mère a épousé mon tuteur et nous avons été vivre dans l'hôpital psychiatrique à Tournai où il travaillait. Ça m'a subjuguée ... Je voulais absolument aller travailler là. Un peu plus tard, j'ai fait à Bruxelles des études d'assistante sociale avec l'option « psychiatrie ». Quand j'ai fini mes études, j'ai voulu travailler dans une structure en dehors de l'hôpital, en milieu ouvert. J'ai été à Mons et j'ai d'abord travaillé auprès de personnes colloquées ; je faisais des anamnèses, j'allais donc chercher des informations sur leur histoire auprès de la famille afin de construire leur récit de vie pour mieux comprendre leurs difficultés.

Après, je suis devenue responsable du service social. Ça me plaisait moins, je devais gérer du personnel. A 38 ans, j'ai voulu plus m'investir sur le plan clinique, j'ai fait une formation en systémique (école de Palo Alto). On se fabrique par rapport à son environnement. J'ai créé un service pour les « borderline ». C'était participatif, il y avait des réunions communautaires, des groupes de parole, des activités de type artistique, des rencontres avec les familles qui le voulaient bien. J'ai été heureuse de faire ce travail.

Je me souviens d'une patiente de 26 ans, dans une situation conflictuelle avec tout le monde. On a compris qu'elle avait été abusée par un ami de la famille ; elle ne l'avait jamais dit. Dès qu'elle a parlé, elle a « explosé » et a accompli un trajet magnifique au point aujourd'hui d'aider les autres à travers une association.

Bernard

Ma carrière professionnelle a duré entre mes 20 ans et mes 65 ans. A 20 ans, j'étais déjà indépendant de mes parents. Quand j'ai fait mes études, j'ai fait des tas de petits boulots. Mon premier boulot a été comme assistant trilingue dans une maison d'édition à Cologne. J'ai travaillé une dizaine d'années dans la traduction et l'édition, ensuite vers 40 ans, en 1988, je me suis tourné vers le secteur social et l'accompagnement des malades du sida. A cette époque, on mourrait beaucoup du sida. Parfois, j'accompagnais des gens qui n'avaient pas de famille. Je me rappelle d'un Tunisien mort, j'étais la seule personne derrière le cercueil.

Parmi les malades, il y avait une grande diversité de parcours, de modes de vie (des homosexuels, des hétéros, des bisexuels, des transsexuels, ...), de couches sociales. J'étais très motivé et n'ai jamais eu de doute sur ma fonction. J'ai aussi animé des groupes de parole autour de la maladie avec des proches des malades. J'ai été responsable de bénévoles.

Arrêter ce travail a été compliqué. Mais c'était le bon moment de partir : place aux jeunes !

A la retraite, je me suis tourné vers Ages et Transmissions. Il faut se tourner vers quelque chose qui te touche.

Erik

Chez moi, il n'y a jamais eu de doute, je devais travailler. Après le bac, j'ai quitté la maison. Quand j'ai commencé à l'université, j'ai travaillé à mi-temps le soir et le week-end dans des librairies, des night-shops. Je devais être indépendant économiquement. A la fin de mes études, j'enseignais le français aux jeunes, comme prof de lycée. Mais les jeunes n'aimaient pas le français. C'était la troisième langue étrangère qu'ils étaient censés apprendre après l'anglais et l'allemand.

J'ai été stagiaire à la Commission Européenne et j'ai beaucoup aimé. J'ai postulé pour être traducteur à Bruxelles mais j'ai raté le concours, c'était la cata. J'ai alors été traducteur free-lance. Finalement, j'ai réussi le concours et j'ai été engagé à la Commission.

Mon travail consistait à taper la traduction du français au danois sur une machine à écrire mécanique. Alors pour corriger, ce n'était pas évident. On corrigeait à la main avec du tipex. Les secrétaires le retapaient au propre. Puis le texte sortait pour être imprimé. D'autres collègues dictaient leur traduction. C'est seulement à la fin des années 90 qu'on a commencé à travailler sur un ordinateur. Après 2004, avec l'élargissement de l'Union, j'ai surtout traduit de l'anglais vers le danois.

Ce que j'aimais, c'était le contact avec des collègues venant d'horizons différents. Avant les ordinateurs et Google, on avait davantage besoin des autres, l'humain était plus présent. Aujourd'hui si on pose une question à un collègue, c'est plutôt vu comme un signe de faiblesse.

Ce que je traduis n'est pas très amusant, ce sont souvent des textes législatifs. Au début de ma carrière, je traduisais parfois des choses étonnantes comme les discours des politiciens. J'adorais faire ça, car on sentait la personne derrière.

Je suis maintenant en fin de carrière. Le travail pour moi ? C'est avoir une place dans la société, une reconnaissance, être utile. Ma retraite me pose question, qu'est-ce que je vais faire pour me rendre utile ? Du bénévolat ?

Religions, valeurs, philosophies de vie

Brigitte

J'ai grandi dans une famille catholique. J'allais à la messe avec mon grand-père, mais ma grand-mère n'y allait jamais. Je me souviens du catéchisme, lorsque j'étais enfant. Je n'ai pas fait ma communion solennelle mais j'ai été confirmée. Ensuite, je suis retournée à la messe du dimanche jusqu'à mon mariage. Après, j'ai arrêté. Mes enfants sont baptisés, ont fait le catéchisme. J'ai même été maman catéchiste !

Je crois en Dieu, mais j'ai de gros problèmes avec l'Eglise catholique, les principes qu'on impose.

Je trouve que la religion est quelque chose d'intime. J'aime bien aller dans les églises, m'asseoir, profiter du calme, prier. Ce qui est essentiel c'est de respecter l'autre.

A quoi ressemble Dieu ? A rien ? Un superlatif ? Je ne sais pas. Après la mort, je ne crois pas en l'enfer, au paradis, plutôt à rien, mais on ne sait pas, peut-être la réincarnation ...

Hafida

Quand j'étais plus jeune, mes parents ne me parlaient jamais de religion. Un peu de morale : ne pas voler, obéir, ne pas sortir avec les garçons avant le mariage, mais rien d'autre. Les parents priaient à la maison, pas à la mosquée puisqu'il n'y en avait pas. Nous, les jeunes, on ne priait pas.

Les femmes de ma famille étaient voilées. Quand je suis arrivée en Belgique, je n'étais pas voilée.

Quand on est arrivé, on s'est adapté. On ne mangeait pas toujours halal parce qu'il n'y avait pas de boucherie halal; mon père achetait les poulets vivants et les tuait lui-même. On achetait de la farine pour faire le pain marocain nous-mêmes. Le curé nous a beaucoup aidé, il nous a donné des lits, des couvertures, etc. On parlait religion avec lui.

Ado et jeune adulte, la religion ne m'intéressait pas plus que ça. C'était plutôt la tradition qui était importante avec les valeurs. Mon mari priait, mais moi ça ne me disait rien. Il voulait que je prie avec lui, mais je ne voulais pas. Puis, j'ai pensé à la mort. Or, pour aller au paradis, il faut prier. Je ne savais pas prier car je ne savais pas lire les sourates. Je faisais le Ramadan sans prier et ça, ce n'était pas suffisant. Alors, j'ai acheté des cassettes et j'en ai appris 10 par cœur pour faire la prière. A l'époque, j'avais 35 ans, déjà quatre enfants et j'habitais à Malmédy. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de mettre le voile. Aujourd'hui, la religion a une place importante dans ma vie.

Mes enfants, je ne les ai pas obligés non plus à pratiquer. Mon mari voulait que j'insiste. Moi, je voulais qu'ils choisissent. Ma plus grande fille, s'est mise à étudier la religion par elle-même. Aujourd'hui tous mes enfants sont pratiquants.

Depuis une trentaine d'années, les gens sont devenus plus religieux ; ils connaissent mieux la religion.

J'ai toujours cru en Dieu, il est le créateur de toute chose. Si on fait quelque chose de grave, Dieu nous juge. Pour moi il y a un seul Dieu, le même pour tout le monde.

Les extrémistes qui sont violents et qui tuent ? Ils ne sont pas de vrais musulmans, on ne tue pas au nom de Dieu.

Claire

Moi aussi j'ai été élevée dans la tradition catholique. Quand j'étais enfant, il fallait obéir, réciter des choses par cœur, aller à confesse, à la messe. On ne se posait pas de question.

Adolescente, ma vie a changé. A cause de mon père, nous étions des exclus. Où était l'humanité ? Ça m'a fait beaucoup réfléchir.

Je suis restée croyante malgré tout. Actuellement je suis en recherche et j'ai espoir d'avoir une relation avec Dieu. Je prie dans l'espoir d'avoir cette relation. La religion occupe une place importante dans ma vie.

A quoi ressemble Dieu ? Il ne ressemble à rien de ce qu'on connaît parce qu'il est tout autre, il est différent. Je pense qu'aimer est le bon chemin, et j'espère qu'il y a quelque chose après la mort. J'aime continuer à chercher.

Les autres religions ? pour moi, ce n'est pas contraire, tout ça « clope » !

Bernard

J'ai grandi dans une famille catholique. Nous étions obligés d'aller à la messe. Ma mère s'habillait bien. Pour elle, c'était une sortie sociale. Ce n'était pas une ambiance vraiment religieuse, on faisait simplement comme tout le monde.

Avant de manger, on priait et le vendredi on ne mangeait pas de viande. Pour ma communion, il y avait des invités, des cadeaux. Tout ça, c'était la tradition. On m'appelait « le petit curé du village », parce que quand j'allais au jardin d'enfant, je récitais des poèmes. C'était une école catholique.

Quand j'étais ado, dans les années 60, je n'ai plus voulu aller à la messe, je me suis révolté. Mes parents me forçaient. Un jour, j'ai vraiment dit non et je me suis disputé avec mon père. Ma révolte a été aussi une révolte sociale. J'ai quitté l'Eglise officiellement dans les années 70. J'étais en opposition avec les valeurs de l'Eglise catholique : les valeurs morales, la sexualité, les contraintes sociales, le côté autoritaire et aussi le côté trop masculin au niveau de la hiérarchie de l'Eglise.

Aujourd'hui, la religion ne me dit pas grand-chose. Des mots importants pour moi sont : fraternité, humanité, égalité. Ce sont des valeurs de respect humaniste. Je ne sais pas si je crois en Dieu. Je ne sais pas s'il y a quelque chose après la mort. Je n'ai pas de réponse définitive. C'est important d'être authentique avec soi-même, d'être en lien avec son moi intérieur, de ne pas se perdre.

J'aime entrer dans une église. L'ambiance spirituelle me donne une paix intérieure.

Etre fille, être femme, être garçon, être homme

Anne-Marie

Moi j'avais un père très féministe. Il votait toujours pour des femmes. « Les femmes ne veulent pas la guerre », disait-il. Moi aussi, j'ai toujours voté pour des femmes !

On m'a éduquée comme quelqu'un qui allait mourir... mon petit-frère était mort très jeune ! Je ne pouvais pas jouer dehors car c'était trop dangereux ; j'étais hyper protégée.

Quand j'ai eu 18 ans, on a été à Lourdes pour remercier Dieu de m'avoir laissée en vie. Mes parents ont vécu dans la terreur de ma mort.

Mes grands-parents ne m'aimaient pas. Je crois qu'ils ne voulaient pas s'attacher. J'ai toujours voulu ressembler à ce frère qui est mort avant ma naissance, pour plaire à ma mère. A 30 ans j'ai fait une thérapie et j'ai compris tout ça.

Le sexe ? La seule fois où ma mère m'en a parlé, elle m'a parlé des règles à 11 ans. Pour une fois elle s'intéressait à moi. J'ai mis de l'encre rouge pour faire croire que j'étais déjà réglée !

Quand j'ai eu 25 ans : ma mère m'a dit : « Si tu rencontres un homme marié, je préfère mourir ! » Cette phrase m'a poursuivie et influencée. D'instinct j'ai été vers des hommes non libres, avec des problèmes. J'ai été beaucoup plus heureuse dans mes amitiés que dans mes amours... J'attends de mes amis ce qu'ils peuvent me donner.

Mon premier amour ? J'avais 14 ans, c'était le frère d'une amie, un pharmacien. Je l'épiais à la messe. Quand j'ai su qu'il se mariait, j'ai pleuré.

Mes amies avaient des aventures, mais la pilule n'existait pas encore. Les femmes tremblaient à l'idée d'être enceinte. Je me suis dit, moi ça jamais ! Quand la pilule est arrivée dans les années 67, j'avais 26 ans et je me suis dit, maintenant je me laisse aller ; je suis partie en Italie et en avant !

J'ai rencontré un Italien. On a eu une liaison pendant deux ans. Il travaillait dans l'hôtellerie. A un certain moment, il travaillait à Stuttgart. Il a proposé de venir me rejoindre à Bruxelles, mais mon père a dit : « jamais un étranger » ! J'ai menacé de partir en Allemagne. Mon père a dit : « si tu pars tu ne reviens plus jamais ». Je suis partie un jour à 5 h du matin dans le noir pour le retrouver. Quelques jours après, quand je suis revenue, ils étaient tous les deux dans un fauteuil, comme deux juges. Mon père m'a dit : « monte dans ta chambre ». J'ai eu des idées de suicide, mon père l'a senti et m'a finalement dit : « tu feras ta vie comme tu le veux ». L'année d'après, j'ai déménagé pour aller habiter seule dans un appartement.

J'ai eu la vie sentimentale d'une célibataire libre.

Au travail, c'était un milieu très masculin : j'étais sur la défensive. Je me protégeais pour ne pas me faire écraser. Je regrette ça maintenant. Si j'avais été un homme, je ne sais pas si j'aurais fait autre chose.

Ma vraie vie a commencé à cinquante ans...

Brigitte

J'étais une fille sage, éduquée comme une fille, je tricotais. Ma belle-mère pensait qu'il ne fallait pas faire des études pour une fille. J'ai dû aller travailler à 18 ans.

Je n'ai pas pu quitter la maison sans être mariée. J'ai rencontré mon futur mari au Patro. J'avais 16 ans. Il passait à la maison, on allait au cinéma. Puis mes parents m'ont interdit de le voir le jour de mes 17 ans : « Ce n'est pas un garçon pour toi ». Il avait quatre ans de plus. On se voyait en cachette, on s'écrivait.

A 20 ans, on a décidé de se marier et on s'est marié ! J'ai toujours travaillé. A certains moments, c'est moi qui travaillais et mon mari qui était au chômage. Je m'occupais des enfants, du ménage. Moi j'aurais aimé avoir la vie de ma grand-mère, à la campagne, sans travailler à l'extérieur !

Pour moi, hommes et femmes sont différents mais pas égaux. J'ai la nostalgie de la courtoisie entre hommes et femmes. Les rôles étaient plus marqués avant.

Mon mari et moi avons divorcé après 23 ans de vie commune. Aujourd'hui, on se voit encore, on est amis.

Hafida

Comment j'ai appris les choses de l'amour ? Vers 14 ans j'ai commencé à comprendre, personne ne m'a expliqué. Ma tante m'a mise en garde, mais je ne comprenais pas pourquoi....

Mon père a toujours vu ma mère en moi, il était très jaloux et repoussait mes prétendants.

Quand j'ai commencé à travailler, j'ai rencontré quelqu'un, il venait me chercher au travail. Parfois mon père venait aussi. Alors je faisais comme si je ne connaissais pas l'autre. Mon père ne me laissait pas sortir sans excuse. C'était difficile de fréquenter quelqu'un.

J'aurais bien aimé l'épouser, c'était un Marocain ; il a demandé ma main à mon père, qui n'a pas donné de réponse, il a dit on verra. Il savait qu'il ne travaillait pas, qu'il allait souvent au café. Mon père m'a surveillée, il venait me chercher au travail... Un jour, il nous a vu en train de parler, il était furieux, il a couru après lui. J'étais prête à m'enfuir avec ce garçon, mais il n'a pas voulu.

Puis j'ai rencontré mon futur mari ; il m'a suivie à la boucherie, il m'a suivie en voiture. C'était à Verviers. Il m'a dit qu'il cherchait une femme pour se marier. Il avait fait son enquête. Il travaillait avec mon père dans la même usine. Il savait que j'aimais quelqu'un d'autre. Moi, je voulais partir de la maison. J'en ai parlé à mon frère qui m'a encouragée. Mais je n'étais pas amoureuse ; j'ai été avec lui un peu pour me venger de l'autre, de celui qui avait refusé de s'enfuir avec moi. Mon futur mari venait du Sahara, c'était un Touareg. Par peur des réactions de mon père parce qu'il n'était pas de la même région que nous, je me suis enfuie avec lui. J'avais 20 ans, nous nous sommes mariés religieusement mais mon père n'était pas au courant. Après 3 mois, j'ai revu ma belle-mère, elle a arrangé les choses. On a acheté un mouton pour faire la fête.

L'amour est venu plus tard. On a eu cinq enfants : un fils et quatre filles. Finalement, quand les enfants sont devenus grands, nous avons divorcé car nous n'étions pas d'accord sur l'éducation des enfants et notamment sur leur mariage ; il voulait les marier avec des connaissances à lui ; moi, je trouvais important qu'ils puissent choisir librement. Aujourd'hui, trois de mes enfants sont mariés, deux ne sont pas mariées et vivent ensemble dans un appartement. Je pousse ma fille célibataire à se marier mais elle me dit : « Pourquoi ? Je suis bien comme ça, avec un appartement, un travail, je ne veux pas être dépendante. »

Claire

Quand j'habitais à la campagne, j'étais attirée par le fils du boulanger. Il passait deux fois par semaine et ça prenait une importance démesurée. J'avais vingt ans à l'époque et on riait de moi.

A l'époque, on avait une chienne, et quand elle était en chaleur on la mettait à la cave. Malgré tout, il y avait dehors des tas de chiens autour, en plein hiver. Ça me révoltait ; je me disais : « pourquoi on a inventé ça ? ».

Ma mère disait toujours « quand on a essayé, on ne sait plus s'arrêter » et ça m'a marqué. Je considérais le mariage comme un accident probable. Ça me choquait ; toutes mes amies se mariaient, et partaient.

Quand mon père était en prison, ma mère allait le voir. Avant de mourir, elle m'a dit : « C'est si gai d'avoir des enfants ! » ; j'étais contente pour elle. Mais moi, je n'étais pas convaincue. Mes parents se sont écrits pendant que mon père était en prison. Aujourd'hui, j'aimerais lire ces lettres.

Tout ça m'a fait réfléchir. Je pensais que l'amitié était le bon choix. L'amour rend « gaga » et je ne voulais pas le devenir. Je voulais rester libre, j'aimais la liberté, même si c'est ce qui coûte le plus cher. Maintenant, avec le grand âge, je m'émerveille de voir des vieux couples.

Les choses de la vie ? Pendant mon enfance, on n'en parlait pas. Quand j'étais petite, avec ma cousine, nous attendions avec impatience d'être réglées sans savoir ce que ça signifiait vraiment.

Bernard

Lorsque j'étais enfant, dans ma famille, j'étais le premier à aller au lycée. On me disait souvent, si tu étais une fille, on n'investirait pas dans ton éducation. J'avais oublié ça ! C'est incroyable ; grâce à mon sexe j'ai pu faire des études ! J'ai grandi dans une ferme, et mon frère aîné était l'héritier. D'une certaine façon, on m'a poussé à partir afin de ne pas devoir partager les terrains.

Dans les années 70, j'ai vécu avec cinq femmes qui luttait contre la société patriarcale. J'ai milité avec elles pour la cause féministe. Aujourd'hui je vis seul et j'aime ça. Je suis entouré d'amis. Depuis quarante ans, je fais beaucoup pour garder le contact avec eux. J'en suis très fier. L'amitié est très importante pour moi. J'ai toujours beaucoup aimé la liberté et n'ai jamais voulu fonder de couple.

Comment j'ai appris les choses de l'amour ? grâce à des livres, des copains. Et puis comme je vivais à la campagne, on voyait des choses ; on ne parlait pas de sexe.

Si c'est plus difficile d'être un homme aujourd'hui ? Moi, j'ai toujours fait ce que je voulais, y compris dans mes erreurs. J'ai toujours été responsable de moi-même. Avoir une clé et un portefeuille a toujours été important pour moi.

Fiertés, rêves

Anne-Marie

Moi je suis fière de moi. La psychologie n'existait pas quand j'étais petite. J'étais une enfant compliquée. Pour mes parents, ça a dû être très difficile. Je ne croyais pas en moi, j'étais moins que rien. J'avais peur de tout, je ne rencontrais personne. Je me suis construite en quittant mes parents. J'ai été chez un psy pour essayer de voir clair. La première chose a été de comprendre pourquoi ma mère et moi c'était une cata. J'ai compris beaucoup de choses et j'ai eu de bons contacts avec ma mère pendant les dernières années de sa vie. J'en suis très fière. Je me suis beaucoup battue jusqu'à aujourd'hui et j'ai fini par prouver que j'étais quelqu'un de bien. Je suis une femme libre qui a besoin de tout le monde mais qui ne doit rien à personne.

Nelly

J'ai toujours aimé voyager. Mon rêve était d'aller en montgolfière. J'ai été en montgolfière à 70 ans en Cappadoce. Je voulais dépasser les montagnes... c'était magique. J'ai toujours gardé cette nostalgie de l'Afrique, les grands espaces, voir les animaux. Je rêvais aussi du désert et avec mon fils on a été au Maroc. Mes rêves sont liés aux vacances...

Brigitte

Je n'ai pas de rêves. Avant 11 ans, je me souviens que je voulais être docteur. Quand maman est morte, j'ai accusé les médecins et je n'ai plus voulu être docteur.

Je voulais faire un voyage en hélicoptère et je l'ai fait pour mes 60 ans. C'était impressionnant, mais sans plus.

Hafida

Ce dont je suis le plus fière ? Mes enfants : quatre filles et un garçon. Ils ne m'ont jamais donné de tracas sauf une, qui n'en fait qu'à sa tête ; elle me ressemble ! Tous mes enfants me respectent.

Moi, à 7 ans je voulais aller à l'école arabe mais mon père n'a pas voulu. Je voulais que mes enfants fassent des études, ils en ont tous fait, sauf une. J'ai 6 petits-enfants et je m'en occupe beaucoup. Je reste à Bruxelles pour mes enfants ; le reste de ma famille se trouve dans la région de Liège.

Claire

Quand j'étais jeune, je ne voulais pas rêver car j'avais peur d'être déçue. La chose dont je suis le plus fière : la diversité de tous mes amis. Je suis fière d'être ici. On n'a pas vraiment le droit d'être fier, c'est plutôt de la chance qu'on a ou qu'on n'a pas ...

Michelle

Ce dont je suis le plus fière, c'est ma fille. J'ai toujours voulu avoir des enfants. La deuxième chose c'est l'investissement dans mon métier lié à la psychiatrie. Je m'occupe encore d'art brut qui me relie à ça...

Bernard

Mes rêves ? Depuis que j'ai 15 ans j'ai le rêve d'aller ailleurs, de voyager, faire des études et apprendre des langues. Tout ça je l'ai vécu. Mon plus grand rêve est de continuer à voyager léger, avec peu de valises. J'aime les rencontres, les visites, les événements culturels ... J'ai toujours voulu apprendre et comprendre.

Erik

Un rêve ? Partir en vacances à pied, sac à dos, sans but. Je ne l'ai jamais fait dans le passé, j'aimerais beaucoup. Il y a une quinzaine d'années nous sommes partis en vélo et ça m'a plu. On a mis la tente chez des particuliers. C'était la liberté totale.

Qu'est-ce que vous avez appris d' Hafida ? Et toi, Hafida, qu'as-tu appris ?

Son courage, sa détermination. C'est une femme engagée. Elle a fait un trajet à l'envers du mien par rapport à la religion. Michelle

Nous venons de mondes différents ; tu es voilée. Mais en fait, nous sommes tous les mêmes par nos rêves, nos aspirations. Je trouve que les ressemblances sont plus importantes que les différences. Erik (Hafida est d'accord avec cette dernière phrase).

Je trouve que c'est très courageux d'apprendre à lire et à écrire à ton âge. Tu as un côté traditionnel mais aussi de révolte. Bernard

Tout le monde dit que j'ai un caractère belge ! Hafida

On a toujours l'image des femmes musulmanes soumises. Moi, je n'ai jamais osé me mettre en travers de quelqu'un. Je suis plus soumise que toi. Brigitte

Je trouve que tu ressembles fort aux femmes occidentales. J'avais un peu peur des femmes qui portent un foulard. Depuis que je te connais, j'ai pris contact avec deux femmes voilées, parmi mes voisines. J'ai compris que c'était moi qui devais faire le premier pas. Si je ne t'avais pas connue, je n'aurais pas osé. Je suis contente parce qu'elles sont venues prendre le café chez moi. Pour moi, le foulard était une barrière. Je veux maintenant m'engager dans un nouveau projet d'Agès & Transmissions : Lire à deux avec un(e) apprenant(e) en alphabétisation à la bibliothèque de Koekelberg ; sans « Je raconte ma vie », je n'aurais pas eu cette envie. Anne-Marie

Moi, j'ai du mal à comprendre le problème du voile. Avant, je n'avais pas de voile, j'étais sauvage. Maintenant, je ne serais pas à l'aise sans voile. Sans voile, je me sens toute nue ! Deux de mes filles ne portent pas le voile. Hafida

Echanges : les cheveux, c'est tellement érotique ? La beauté d'une femme, ce sont ses cheveux !

Je ne comprends pas les gens qui ne se marient pas ! Et toi, Brigitte, pourquoi tu étais soumise à ton mari ? Hafida

Avec quoi sortez-vous de ces réunions ?

J'ai été frappée par la réflexion de Nelly que je trouve tout-à-fait vraie : « Ici, autour de la table, je rencontre des inconnus. C'est visiter un quartier de Bruxelles que je ne connais pas. C'est un voyage. » J'ai été aussi impressionnée par une réflexion de Bernard : « Pour aller dans un pays, je veux connaître la langue pour pouvoir rencontrer des gens. » Moi, je suis frustrée de ne pas connaître plus de langues pour rencontrer les gens. Anne-Marie

C'était riche, vivant, un rendez-vous en terre inconnue. On est tous des humains. Michelle

J'ai appris beaucoup sur vous les Belges, vos histoires, vos traditions. Etre étranger dans un pays, c'est apprendre sur les autres mais aussi sur soi. J'ai appris cela pendant mon séjour en Belgique. Mais il y a un prix à payer : on s'éloigne de ses propres traditions. Je suis un étranger ici et là-bas. A la retraite, j'ai envie de rester ici et de retourner là-bas, au Danemark. Erik (Hafida opine de la tête ...)

Plusieurs personnes demandent les coordonnées de chacun ; Hafida prend spontanément un morceau de papier et demande à chacun d'écrire son numéro de téléphone ...